Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1995)

Heft: 4

Artikel: La critique en Suisse romande, ou la haine des théories

Autor: Jaquier, Claire

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870476

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA CRITIQUE EN SUISSE ROMANDE, OU LA HAINE DES THÉORIES

La littérature romande a été tenue à l'écart des divers courants de la critique contemporaine, jusqu'au début des années 80. C'est qu'elle a été prise en charge, depuis le XIXe siècle, par la seule histoire littéraire romande. A l'exemple de la réédition, en 1988, d'un roman anonyme paru en 1754 — *L'Illustre Paysan* —, on montre comment le point de vue historique, sur ce texte, a eu pour effet de lui conférer une pertinence strictement vaudoise, et de le soustraire à une approche critique plus large, qu'il requiert pourtant de par son appartenance à un genre bien représenté en France à la même époque : celui du roman oriental.

Le projet de parler de théories en un moment où elles sont généralement considérées avec un grand scepticisme est déjà, en soi, une provocation. C'en est une autre que de réaliser ce projet en Suisse romande, et en outre, à Lausanne. En effet, la critique littéraire romande (et spécialement vaudoise) s'est souvent montrée hostile aux théories, tenues pour de diaboliques écrans indûment élevés entre le lecteur et l'œuvre. Cette hostilité n'est d'ailleurs que le grossissement d'une autre méfiance, en amont : entre le monde et l'œuvre, on voudrait que la médiation linguistique — opaque et perçue comme potentiellement dangereuse — soit aussi discrète que possible. Ce rêve de transparence[1] anime une grande part de la réflexion esthétique en Suisse romande, au XXe siècle.

Le refus des théories n'affecte pas toute la critique littéraire en Suisse romande, mais, de manière sélective, la critique qui porte sur la littérature romande. Les œuvres non spécifiquement romandes — Rousseau, Constant ou Mme de Staël — sont abordées, comme les œuvres françaises, avec les méthodes et les

---

1. Je l'ai montré dans mon livre *Gustave Roud et la tentation du romantisme. Fables et figures de l'esthétique littéraire romande (1930-1940)*, Lausanne : Payot, 1987.

théories de l'heure ; les œuvres romandes par contre ont échappé à ce traitement, jusqu'au début des années 80. On est allé jusqu'à revendiquer une autonomie de la critique romande, fondée sur des principes et une échelle de valeurs propres[2]. Cette attitude a eu pour fâcheux effet de soustraire encore davantage les textes littéraires romands à l'attention du public francophone.

L'exemple romand ne nous sera d'aucun secours pour trouver quelque issue à la crise actuelle des théories, mais il s'offre à notre réflexion comme un cas de résistance aux théories. J'aimerais tenter de comprendre ce qui a pu faire barrage, ici, aux approches théoriques et montrer quelques conséquences de ce retrait.

* * *

Si la littérature romande a été tenue à l'écart des courants majeurs de la critique au XXe siècle — qu'il s'agisse de la critique psychanalytique, de la sociocritique, ou des approches structuralistes —, c'est qu'elle était à l'abri, dans le refuge de l'histoire littéraire. L'un des actes de naissance les plus notoires de la littérature romande est établi, dans la dernière décennie du XIXe siècle et la première du XXe, par Philippe Godet, Virgile Rossel et Gonzague de Reynold. Ils publient, séparément, trois monumentales histoires littéraires de la Suisse romande[3]. L'un des actes décisifs par lesquels se constitua l'identité littéraire romande est attribuable à l'histoire littéraire, qui connaissait en France, à la même époque — les vingt dernières années du XIXe siècle — un avènement triomphal. Cette nouvelle discipline est positiviste dans ses méthodes, romantique et nationaliste dans son inspiration, comme l'a montré, par exemple, Marc Fumaroli, en faisant apercevoir les rapports de l'histoire littéraire française avec la *Geistesgeschichte* allemande[4]. Cette discipline convient parfaitement au projet de Godet, de Rossel et de Reynold, qui entendent prouver, par le catalogue exhaustif des œuvres et des courants, par

---

2. Voir par exemple Bertil GALLAND, *La Littérature romande expliquée en un quart d'heure*, Genève : Zoé, 1986, p. 13-15.

3. Pour plus de détails sur la naissance de l'histoire littéraire romande, voir la thèse de Daniel MAGGETTI, *L'Invention de la littérature romande, 1830-1910*, Lausanne : Payot, 1995.

4. Voir Marc FUMAROLI, *L'Age de l'éloquence*, Genève : Droz, 1980, p. 17.

le relevé des sources, des influences et des filiations, et aussi par le recours aux mythes helvétiques, l'existence, si ce n'est d'une littérature romande, du moins d'une identité ou d'une«âme» romande, que les œuvres concourent à exprimer.

Après ces trois sommes qui consacrent, historiquement et politiquement, l'unité culturelle romande, l'histoire littéraire continuera de se montrer très productive, du début du siècle à l'entre-deux-guerres : ainsi, les œuvres de Mme de Staël ou de Mme de Charrière sont soumises à de minutieuses enquêtes historiques, biographiques et anecdotiques, pour lesquelles la«question suisse» demeure dominante.

Après la Deuxième Guerre, et en particulier dans les années 60, la littérature romande connaît un nouvel élan, soutenu par un besoin d'auto-affirmation. Il s'agit de légitimer une production littéraire qui s'amplifie et s'autonomise — c'est en effet pendant cette décennie que sont fondées les éditions Bertil Galland, celles de L'Aire et de L'Age d'Homme —, en la dotant d'une origine historique forte. C'est à l'histoire littéraire qu'on recourt encore une fois, pour établir un nouvelle déclaration de naissance de la littérature romande : le mouvement de renouveau littéraire du début du XXe siècle — soutenu par des revues, et animé en particulier par Ramuz, Gilliard et les frères Cingria — est élevé au rang d'acte inaugural de la littérature romande. Reynold avait constitué en origine l'helvétisme de la seconde partie du XVIIIe siècle ; la génération de 1960 répète le même geste d'appropriation, mais en déplaçant l'origine.

1964 est une année-phare dans cette décennie : elle voit converger trois événements, sans lien apparent entre eux, mais qui témoignent tous d'un besoin d'affirmer et de fonder l'idée d'une autonomie culturelle de la Suisse romande : la création de la revue *Ecriture*, la fondation du Centre de recherches sur les lettres romandes, à l'Université de Lausanne, par Gilbert Guisan, et la parution du gros ouvrage d'histoire littéraire d'Alfred Berchtold, *La Suisse romande au cap du XXe siècle*. A l'exception de quelques études critiques sur Ramuz, l'histoire littéraire occupe tout le champ de la recherche. Des œuvres complètes d'écrivains du XXe siècle sont publiées — ainsi celles de Ramuz, Cingria, Matthey ou Gilliard —, mais il ne s'agit jamais d'éditions critiques. Gilbert Guisan donne une orientation historique et documentaire au Centre de recherches sur les lettres romandes, en privilégiant d'emblée les écrits autobiographiques (lettres, journaux intimes), au détriment de l'édition critique des œuvres. Les choix édito-

riaux de Gilbert Guisan sont révélateurs d'une réticence à s'aventurer dans le domaine de la critique. L'une des premières publications importantes du Centre, *C. F. Ramuz, ses amis et son temps*, est un vaste recueil de lettres qui apparaît comme un monument élevé à la gloire de «l'époque la plus prestigieuse de nos lettres romandes[5]» — à savoir, la première décennie du XXe siècle. Or ce monument ne saurait être touché par la critique : aussi l'annotation de ces six volumes se veut-elle de nature strictement informative et historique. Guisan métaphorise en ces termes son souci de fidélité et de discrétion : «Quelques traits suffisent pour faire d'un galet roulé par la mer une œuvre d'art. La critique littéraire et historique ne pourrait-elle s'inspirer d'une telle sobriété ?[6]»

L'important renouveau de l'édition et de la recherche en littérature romande, dans les années 60, coïncide avec un recours univoque aux méthodes historiques traditionnelles. La chose est d'autant plus surprenante que la critique universitaire romande n'est pas sourde aux débats qui, dans les mêmes années, opposent en France les défenseurs de la nouvelle critique à ceux de l'histoire littéraire. Rappelons que si 1964 est en Suisse romande l'année-phare de l'histoire littéraire, 1966 est en France l'année-phare des réflexions théoriques qui marqueront pendant vingt ans les études littéraires au sceau de l'anti-historicisme. En 1966 paraissent en effet *Critique et vérité* de Barthes, le numéro 8 de la revue *Communications*, consacré à l'analyse structurale du récit, les *Ecrits* de Lacan, les *Problèmes de linguistique générale* de Benveniste, *Les Mots et les choses* de Foucault ; en 1967 paraît encore *L'Ecriture et la différence* de Derrida. On pourrait citer de nombreuses études qui prouvent combien les critiques universitaires romands furent concernés, dès le milieu des années 60, par les théories nouvelles. Mais les œuvres romandes échappent à cette effervescence théorique et critique, à quelques rares et prudentes exceptions près (je pense aux travaux de Jean-Luc Seylaz et de Michel Dentan sur Ramuz, Catherine Colomb ou Monique Saint-Hélier).

On pourrait rechercher les causes de ce traitement spécial infligé aux œuvres romandes ; j'en ai mentionné quelques-unes au passage : le souci identitaire, le vœu (protestant) de discrétion.

---

5. Gilbert GUISAN, *C. F. Ramuz, ses amis et son temps*, 6 vol., Paris/Lausanne: La Bibliothèque des Arts, 1967-1970. Ici, vol. 6, p. 11.

6. *Ibid.*, vol. 1, p. 11.

J'aimerais plutôt faire apparaître les effets, sur la réception des œuvres, sur leur destin éditorial, de ce refus de la critique et des théories, au profit de la seule recherche historique.

Je présenterai d'abord, avant d'en revenir à des exemples romands, un cas emblématique pour mon propos : celui des *Lettres portugaises*, qui paraissent anonymement en 1669. Pendant trois siècles, les critiques et les historiens vont débattre de leur identité : s'agit-il de la traduction des lettres authentiques d'une religieuse portugaise — ce qu'affirme la préface —, ou du roman d'un écrivain français ? Trois siècles où s'entretint le caractère indécidable de ce texte. Le pathos des lettres de la religieuse faisait croire à la sincérité amoureuse de leur auteur ; mais leur perfection rhétorique donnait à penser qu'on avait affaire à une fiction, produite par un habile écrivain. Deux historiens de la littérature, Frédéric Deloffre et Jacques Rougeot, mirent fin en 1962 à ce débat pluricentenaire : ils prouvèrent en effet, de manière définitive, que l'ouvrage était de la plume de Guilleragues, et qu'il participait d'une longue tradition occidentale de la lettre amoureuse. Leur édition des *Lettres portugaises*, qui pour la première fois portaient le nom de leur auteur, signifia le discrédit total des lectures naïves, sentimentales ou nationalistes (de la part d'historiens de la littérature portugaise, qui tenaient à la thèse des lettres authentiques pour ne pas avoir à céder ce chef-d'œuvre à la littérature française). Pendant trois siècles en effet, les poètes — et les critiques-poètes — avaient attribué les *Lettres* à une véritable religieuse portugaise, dont on pensait d'ailleurs avoir retrouvé la trace.

Dans ce débat, les historiens ont gagné contre les poètes, et à juste titre, mais ils n'en ont pas moins œuvré à la division du texte original. L'auteur des *Lettres portugaises*, en effet, les publiant anonymement, munies d'une préface qui affirme leur authenticité, selon la convention du manuscrit trouvé, ménage l'ambiguïté de son texte : l'anonyme, mais habile et savant écrivain français d'une part, Mariane Alcoforado la religieuse passionnée d'autre part, tiennent ensemble la plume : le cœur de l'une et le style de l'autre forment les deux faces d'une même écriture.

La focalisation de l'attention sur la recherche historique (du côté de l'auteur français ou du côté de la religieuse portugaise) a en quelque sorte barré la route à une critique qui s'intéresserait aux pouvoirs de ce texte résolument non assignable à une lecture univoque. Comme de nombreux romans par lettres au XVIIIe siècle, les *Lettres portugaises* présentent un visage paradoxal :

elles donnent à croire à la sincérité de l'épistolière, tout en offrant le spectacle d'une rhétorique amoureuse forgée par une longue tradition. Il n'y a pas contradiction, dans le roman, entre vérité du sentiment et emprunt d'un langage topique ; au contraire, la passion est d'autant plus crédible qu'elle se dit dans un langage éprouvé.

En interdisant la lecture naïve, la lecture crédule, que le texte pourtant autorise et promeut, en réduisant l'identité de l'auteur — à la fois masculin et féminin, français et portugais —, les historiens Deloffre et Rougeot amputent les *Lettres portugaises* de la présomption d'authenticité, dont elles sont porteuses.

C'est le statut du texte littéraire qui se trouve en question ici : dans l'optique historienne — l'exemple des *Lettres portugaises* le montre — il s'agit d'avoir raison, en identifiant l'auteur d'un texte anonyme. En se situant exclusivement dans l'ordre du savoir et de la vérité, l'histoire littéraire sape la dimension du croire, à laquelle pourtant la littérature fait appel.

Face à un texte anonyme du XVIIIe siècle, l'histoire littéraire romande du XXe siècle s'est comportée de manière exactement inverse : elle a privilégié la lecture crédule (qui flattait son ambition nationaliste), au détriment d'un savoir historique large. Je veux parler de la réception d'un roman qui paraît à Lausanne, en 1754, *L'Illustre Paysan, ou mémoires et aventures de Daniel Moginié.* Publié sans nom d'auteur, l'ouvrage se donnait comme une autobiographie de Daniel Moginié, paysan de Chesalles-sur-Moudon qui, au terme de nombreuses aventures aux Indes, obtint un grade important auprès du grand Mogol, à Agra. Adressé à son frère François, dont il veut faire son héritier, le récit de Daniel Moginié est précédé d'un avis à LL.EE. de Berne, signé M. de G., ainsi que d'un long «avis essentiel au lecteur», destiné à prouver l'authenticité des aventures de Moginié. Ce roman connut plusieurs éditions au XVIIIe siècle, ainsi qu'une traduction allemande. Il a été réédité en 1912, et enfin en 1988 chez Cabédita, à Morges. Cette édition est exemplaire de l'histoire littéraire romande, de son désir identitaire et de ses tendances appropriatrices.

L'avant-propos pose une seule question à ce texte : est-ce une autobiographie ou un roman ? Pour y répondre, le commentateur retrace les enquêtes historiques qui ont déjà été menées, aussi bien sur le narrateur, Daniel Moginié, que sur l'auteur, inconnu (M. de G.). Des deux côtés pourtant, les historiens ont fait chou blanc : on a bien retrouvé la trace d'un Daniel Moginié, de

Chesalles, ayant fait fortune aux Indes, mais nulle preuve n'a pu être fournie qu'il fût l'auteur du récit qui porte son nom. L'auteur non plus n'a pu être identifié. Toutes les hypothèses émises, qu'elles concernent Moginié ou l'auteur présumé, conduisent à des recherches strictement historiques et concernant strictement le canton de Vaud. Le commentateur de l'édition Cabédita admet que le récit «est indiscutablement romancé», mais qu'il «repose non moins indiscutablement sur des bases authentiques[7]». C'est ce dernier aspect du roman qu'il prend exclusivement en compte, ramenant le texte à ses seules origines vaudoises, et proposant une seule voie aux recherches futures : «démêler plus complètement le vrai de l'imaginaire[8]»; ce qui revient à poursuivre l'enquête historique sur la vie du narrateur et héros, Daniel Moginié.

Défini comme une autobiographie, ou comme une biographie romancée, *L'Illustre Paysan* échappe à toute recherche littéraire. Pourtant, les caractéristiques romanesques de *L'Illustre Paysan* sont patentes : le début du roman, en particulier, relève d'une quête des origines et d'un imaginaire oriental qu'on rencontre abondamment dans les romans d'aventures et de voyage en France au XVIIIe siècle. Daniel Moginié sait par son père que sa famille, fort modeste et peu reconnue, était jadis considérée pour son opulence et son ancienneté. Or, les preuves de ces origines glorieuses existent encore : avertis par un double rêve prémonitoire, le jeune Daniel et son frère trouvent dans un mur de la maison paternelle un vieux parchemin, qu'ils font déchiffrer par un savant : Daniel apprend qu'il est le descendant d'une très ancienne famille royale, issue d'Orient. Mais seule une grande fortune lui permettra de faire valoir ses titres : telle est la motivation, romanesque s'il en est, de son voyage aux Indes.

L'avis au lecteur, au seuil du roman, mérite aussi l'attention : reproduisant des lettres de et à François Moginié, frère de Daniel et destinataire du récit, il nous conte l'histoire du manuscrit, à titre de garantie d'authenticité. Mais il le fait à la manière des romanciers du XVIIIe siècle, c'est-à-dire avec ambiguïté. François affirme que le récit est bien de la plume de son frère, mais il n'en mentionne pas moins les divers relais qui s'interposent entre le texte original et la version qui sera publiée. Je vais vous envoyer,

---

7. *L'Extraordinaire Odyssée de l'illustre paysan Daniel Moginié Général du Grand Mogol*, Morges : Cabédita, 1988, p. XVI.

8. *Ibid.*, p. XX.

dit-il à son correspondant (M. Gogham, le directeur du comptoir anglais de Surate),

> l'histoire que mon frère lui-même a laissée de ses aventures. Je viens d'achever de la transcrire et je m'y suis mis avant que de l'avoir lue. Il y a bien des choses que je n'entends pas et j'aurais apparemment fait des quiproquos. Mais vous êtes plus savant que moi, vous corrigerez mes bévues. Il faut connaître ce pays pour en parler bien et pour bien entendre ce qu'on en dit. Mon frère Daniel me croyait plus de science que je n'en ai. Je vous prie, Monsieur, de me mettre tout cela au net, dans vos moments perdus[9].

Ces propos font état d'une double transcription, et de corrections futures : c'est avouer que le récit original subira, pour le moins, des retouches. On apprend dans la lettre suivante que M. Gogham se montre très désireux de publier ce récit, et d'en faire un livre à succès ; au point que François le met en garde contre toute tentation par trop littéraire :

> Puisque vous voulez absolument que l'écrit de mon frère fasse un livre, à la bonne heure. Mais je vous demande votre parole, qu'on n'en fera pas un roman. Ce qu'il y a est assez curieux et n'a pas besoin des imaginations des faiseurs de livres. Je vous jure que, si on y met des mensonges, j'en donnerai le démenti à qui il appartiendra, quand je devrais envoyer d'ici de quoi payer l'impression des papiers originaux que je garde[10].

On ne saurait mieux dire, à la manière perverse des romanciers du XVIIIe siècle, que le récit qu'on va lire est vrai et faux, authentique et fictif en même temps. Cet avis répond à une pratique extrêmement courante au XVIIIe siècle, qui consiste à multiplier les préfaces, les avis et propos contradictoires de l'auteur ou de l'éditeur, afin de conserver au roman un statut ambivalent, entre la vérité et la fiction.

Ainsi, par trois caractéristiques au moins — la fable orientale, le thème de la quête des origines et l'artifice que constitue la fiction d'authenticité —, *L'Illustre paysan* appartient à une tradition romanesque qui n'a rien de vaudois : celle des «romans pseudo-historiques orientaux» au XVIIIe siècle. Cette catégorie de romans a été établie en 1946 par Marie-Louise Dufrenoy, dans son livre consacré à *L'Orient romanesque en France (1704-1789)*[11],

---

9. *Ibid.*, p. 10.
10. *Ibid.*, p. 11.
11. Montréal : Beauchemin, 1946.

qui d'ailleurs mentionne le récit de Daniel Moginié et le traite, parmi beaucoup d'autres, comme un roman anonyme. Faute de s'être aperçus que *L'Illustre paysan* jouait habilement de tous les registres d'une topique orientale particulièrement riche, au XVIIIe siècle, les historiens de la littérature vaudois se sont appropriés ce roman, et l'ont du coup soustrait à l'attention des lecteurs et critiques non vaudois. En effet, on ne conçoit pas enterrement plus efficace qu'une publication dans la collection des «Archives vivantes romandes» chez Cabédita à Morges. C'est réduire ce roman au statut de document de l'histoire vaudoise. Ce texte, qui pourrait devenir un excellent exemple de la rencontre entre une topique romanesque française et une matière vaudoise, se trouve amputé de sa dimension littéraire.

En s'annexant des textes qui ne lui appartiennent pas en propre, l'histoire littéraire romande réduit leur portée éditoriale. Ce geste nationaliste apparaît comme une peur de l'étranger, comme un souci de marquer son territoire : c'est ce qu'attestent les propos liminaires de Micha Grin, qui rend hommage à l'éditeur de Cabédita : «cet aventurier de l'édition» se situe «dans la lignée de ces Romands si valeureux que l'étranger s'empresse de les annexer, sans que, par négligence, désintérêt ou ignorance, nous ne levions le moindre petit doigt[12].» L'annexion nationaliste du roman apparaît ainsi comme une réponse à l'annexion impérialiste, pratiquée — cela va sans dire — par la France : on n'aura jamais montré plus clairement que l'enjeu de la littérature romande est politique.

L'histoire littéraire romande cède un peu de terrain à la critique, disais-je en commençant, depuis les années 80. La littérature romande se prête en effet, aujourd'hui, à diverses interrogations théoriques. Deux voies, qui me semblent complémentaires, se présentent pour tenter de sortir de l'exclusivisme des études romandes. La première insiste sur la différence, sur la spécificité de la littérature romande, et doit dès lors recourir aux déterminismes socio-historiques. La seconde parie sur la «normalité» des œuvres romandes, et les soumet aux mêmes approches critiques que les œuvres françaises.

La première voie est illustrée aujourd'hui par les travaux de quelques chercheurs qui s'inspirent des théories de Pierre

---

12. *L'Extraordinaire Odyssée*, p. IX.

Bourdieu. L'approche bourdieusienne apparaît comme une bénédiction pour la littérature romande : elle permet, d'abord, d'éviter le traitement singularisant, en intégrant l'étude de la littérature romande dans un mouvement plus vaste de recherches sur les littératures régionales. La différence romande n'est plus un cas à part, destiné à être glorifié ou conspué. Par sa théorie des champs et des rapports de domination culturelle, l'approche bourdieusienne décloisonne les lettres romandes, et les situe dans le contexte de leurs relations avec les instances, suisses ou françaises, productrices de légitimité. Si cette approche théorique semble aller comme un gant à la littérature romande, c'est aussi qu'elle en valorise le concept même.

L'une des constantes de la réflexion que conduit la littérature romande sur elle-même consiste dans une forme d'auto-critique particulièrement virulente, puisqu'elle s'exprime dans le jugement d'insuffisance et le constat de médiocrité : de Juste Olivier à Virgile Rossel, de Pierre Kohler à Etienne Barilier, la différence spécifique romande se réduit à quelques traits, dont le plus constant est la médiocrité (celle des œuvres romandes par rapport aux grandes œuvres françaises). L'approche bourdieusienne conserve la logique de ce genre de jugements, mais en l'inversant : dominée par la culture française, la littérature romande se trouve en quelque sorte déculpabilisée et revalorisée, puisqu'elle est la victime — victime souvent consentante, certes, mais victime quand même. Elle n'est donc plus «médiocre». Au contraire, sa valeur et sa dignité s'affirment dans ses tentatives de réagir à la culture dominante, ou d'échapper à ses normes.

Ainsi, la théorie bourdieusienne préserve la ligne de partage entre littérature romande et littérature française, par des arguments qui ne sont plus nationalistes (comme ceux de l'histoire littéraire), mais socio-culturels. En faisant l'histoire de l'histoire littéraire romande, en reconstruisant les déterminismes sociaux des productions littéraires romandes, les études bourdieusiennes fixent l'attention sur la différence de leur objet.

La seconde voie parie au contraire sur la ressemblance des œuvres romandes, sur leur aptitude à être traitées, par la critique, comme n'importe quelle œuvre littéraire. Divers travaux contribuent à montrer aujourd'hui que les minorités culturelles en Suisse (romande, ou rhéto-romanche) sont fondées certes sur certaines différences spécifiques mais qu'elles sont nourries aussi d'emprunts multiples aux cultures avoisinantes : à ce titre, leurs productions peuvent être traitées sur le même pied que celles des

cultures dites dominantes. J'ai apporté ici une modeste contribution à ces travaux, en montrant l'appartenance de *L'Illustre Paysan* à une tradition romanesque française, au XVIIIe siècle.

Sur le territoire contesté de la littérature romande, l'histoire littéraire conventionnelle n'est plus seule à régner ; le débat théorique est amorcé : il ne peut à mon sens qu'être bénéfique à ce *bon objet* des études francophones et de l'idéologie «politiquement correcte» qu'est devenue, pour certains, la littérature romande.

Claire JAQUIER
Université de Neuchâtel